

liques; les fureurs de Hutten contre les Italiens, et nous comprendrons Myconius, qui nous dit que « la parole de Luther marchait comme si elle eût été portée sur les ailes d'un ange. » Seulement Myconius se trompait sur la nature du séraphin : ce n'était point un ange de lumière, nous en avons pour garant un historien protestant : Hume affirme que la logique ne fut pour rien dans les progrès du luthéranisme (1).

(1) Histoire de la maison de Tudor sous Henri VII, ch. III. — Maleville, l. c., p. 55.

CHAPITRE XXI.

LA RÉFORME. 1518.

Famille, naissance et premières années de Luther. — Luther au cloître. — Il reçoit les saints ordres. — Son voyage à Rome. — Il prend ses grades en théologie. — Léon X publie les indulgences. — Albert, archevêque de Mayence, charge Tetzel de les prêcher en Allemagne. — Luther se déclare contre les indulgences. — Thèses qu'il affiche sur l'église de Tous-les-Saints à Wittemberg. — Bruit qu'elles excitent. — Luther cité à Rome refuse d'obéir au pape. — Belle conduite de Léon X envers le moine augustin. — Luther à Augsbourg devant le cardinal Cajetan. — Il quitte la ville après avoir fait afficher son appel au pape. — Bulle de Léon X. — Ce qu'en pense Luther.

§ I^{er}. LES INDULGENCES.

Martin Luther naquit le 10 novembre 1483 à Eisleben, petite ville de la haute Saxe. Hans, son père, était un pauvre paysan du village de Mœhra ou Moerke, dans le comté de Mansfeld; sa mère, Marguerite Lindemann, une servante de bains, l'un et l'autre gagnant leur vie, Hans à labourer la terre, Marguerite à porter du bois sur les épaules. « Bonnes gens, disait Martin, qui ont eu bien du mal pour me nourrir, et dont la race va s'éteignant de jour en jour en Allemagne (1). »

Bien jeune, Martin quitta Mansfeld où sa famille était venue s'établir, car elle mourait de faim à Mœhra. Le havre-sac sur le dos, le bâton de pèlerin à la main, le cœur gros de

(1) Colloquia mensalia, t. II, p. 17. — Mathesius, Conc. p. 1. de Luth. — Cochläus, in Act. Lutheri.

larmes qu'il avait répandues en embrassant ses parents, il prit le chemin de Magdebourg, ayant pour compagnon de route un autre enfant du même âge à peu près, et nommé Jean Reinick. Tous deux, confiés à la garde du bon Dieu, allaient fréquenter ces saintes écoles où l'écolier payait sa nourriture et son éducation, la vie du corps et de l'âme, à l'aide des petites aumônes qu'il recueillait, sous les fenêtres des riches, en chantant, deux fois par semaine, un de ces cantiques, tout empreints de chaste poésie, que l'Allemagne catholique garde soigneusement, mais que l'Allemagne réformée a malheureusement effacés de ses livres de prières. La charité des habitants de Magdebourg (1) s'épuisa bien vite : c'était une ville de commerce. Martin chantait vainement de cette belle voix dont il fut longtemps si fier; pas un petit grœschel ne tombait dans sa casquette. L'enfant dut se résoudre à quitter Magdebourg pour prendre le chemin d'Eisenach, petite ville de la Thuringe, et que sa mère avait autrefois habitée (2). Comme il entrait dans la cité, il voulut tenter la pitié des habitants, et, d'une voix que le besoin rendait pénétrante, il se mit à chanter un noël sous une fenêtre d'assez belle apparence. La fenêtre s'ouvrit tout aussitôt, et une femme parut qui fouilla dans son tablier, en tira deux ou trois pièces de monnaie qu'elle jeta, le rire sur les lèvres, au mendiant, qui les ramassa et pleura en signe de reconnaissance et de joie. A la vue de ces larmes, Cotta, c'est le nom de la femme charitable, se sentit émue, fit signe à l'écolier de monter, et lui promit de ne pas l'abandonner. Cotta tint sa promesse : l'enfant eut donc son coin à la table de la veuve, du papier, des livres, des vêtements, et, pour se récréer, une belle flûte que lui donna la

(1) Uker, Biogr. de Luther, t. II, p. 66.

(2) Isenacum enim penè totam parentelam meam habet et illic ab eis sum agnitus et hodie notus, cum quadriennio illic litteris operam dederim.—Dom. Georgio Spalatino, 1520, epist. Lutheri.—Dr. Martin Luther's Briefe, Sendschreiben und Bedenken..., von D. Wilhelm Martin Leberecht de Wette, Professor der Theologie zu Basel. Berlin, 1825, t. I.

bonne dame. Luther, quand plus tard il eut pour adversaires le pape et l'empereur, n'oublia ni la petite fenêtre d'Eisenach, ni le sourire de la pieuse veuve, ni le liard qui tombe à terre, et dont il achetait, le soir, ce pain qu'il appelle éloquentement « le pain du bon Dieu, *panis propter Deum*, le grain de millet du passereau, la manne de l'Israélite dans le désert (1). »

L'université d'Erfurt jouissait d'une réputation méritée : elle avait, à cette époque, des maîtres célèbres, entre autres Jodocus Truttvetter (2). Martin avait obtenu de son père la permission d'achever ses études dans cette ville; c'est là que l'écolier ouvrit une Bible pour la première fois. Ses yeux tombèrent sur l'histoire d'Anne et de son fils Samuel, qu'il lut avec un ravissement de cœur inexprimable; mais d'autres avant lui, en Italie surtout, avaient lu ce livre inspiré que la réforme a la prétention d'avoir révélé aux chrétiens. N'avons-nous pas vu Savonarole, sous ses rosiers de Damas, en expliquer à ses frères les divins enseignements? « Mon Dieu, s'était écrié Luther, à la vue de ce précieux volume, je ne voudrais, pour toute fortune, qu'un semblable trésor! » Mais tout l'argent que Hans, son père, gagnait en une année au travail des mines, n'aurait pas suffi pour en faire l'acquisition : c'était un de ces beaux manuscrits rehaussés d'or et de cinabre, ornés de miniatures coloriées, l'œuvre d'un moine, ou d'un ange plutôt. Dès ce moment Luther se dégoûta du droit qu'il étudiait avec ardeur, et ne voulut plus dormir sans avoir feuilleté sa chère Bible. L'étude lui avait échauffé le sang, il tomba malade tout à coup, se mit au lit, et fit sa prière comme si sa dernière heure était venue, lorsqu'un prêtre parut à son chevet pour le reconforter et lui prédire qu'il ne mourrait pas. Alors l'âme malade reprit courage, le corps recouvra ses forces, et le mal s'enfuit.

(1) Ulenberg, Historia de vitâ, moribus, rebus gestis, studiis, etc. Dr. Martini Lutheri, in-12, Col., 1622, p. 5.

(2) Epist. Luth. Spalatino : Mss. bib. Jenæ.

« Dieu vous aime, puisqu'il vous châtie, » lui avait dit le bon prêtre (1).

Malheureusement l'écolier ne comprit pas le don de Dieu. Et parce que l'humanité lui avait vendu jusqu'à l'air du ciel, il se crut en droit de murmurer contre la Providence. Il avait apporté en naissant le germe de deux mauvais penchants, l'orgueil et la colère, contre lesquels il n'essaya pas même de lutter. « Sans la superbe, disait-il, on ne saurait rien faire de beau, et le Christ et les martyrs n'ont été mis à mort que parce qu'ils se posaient en contempteurs de l'ancienne sagesse (2). » Pour excuser ses emportements, il renvoyait à Jésus, qui traitait ses ennemis de sépulchres blanchis. « D'ailleurs, ajoutait-il, qu'est-ce que la parole divine? le glaive, la guerre, la ruine, le scandale, le poison, l'ours du grand chemin, la lionne dans la forêt (3)? » Où étiez-vous, petite Bible d'Erfurt, quand Luther parlait ainsi?

Il avait fait connaissance, en philosophie, d'un jeune homme nommé Alexis, qui fut un jour à ses côtés frappé de la foudre. Au bruit de ce tonnerre qui lui enlevait son ami, Luther s'épouvante, ferme ses livres, invoque l'assistance de sainte Anne, et fait vœu d'embrasser la vie monastique. La nuit venue, il quitte sa chambre, sans rien dire à ses professeurs, et va frapper à la porte du couvent des Augustins. Il emportait avec lui un Plaute et un Virgile, dont il n'avait pu se séparer.

Au cloître, la vie de Luther est véritablement édifiante : il veille, il jeûne, il prie, il se mortifie, il pratique les ri-

(1) Ukert, l. c., t. I, p. 318. — Michelet, Mémoires de Luther, t. I, p. 246.

(2) Quis enim ignorat quin sine superbiâ possit quicquam novi produci? Cur enim Christus et omnes martyres occisi sunt, nisi quia superbi et contemptores inclytæ sapientiæ visi sunt? — Johanni Lango, 1517. Dr. de Wette, l. c., t. I, p. 73.

(3) Gladius est (verbum Dei), bellum est, ruina est, scandalum est, perditio est, venenum est, etc. — Ad Georg. Spalatinum, febr. 1517. Dr. de Wette, l. c., t. I, p. 417.

guez cénobitiques jusqu'à compromettre sa santé. Il avait peur de tomber, comme Alexis, dans les mains de Dieu sans avertissement. Ses nuits étaient agitées par des visions funèbres : il croyait entendre la voix du mort qui lui commandait de faire pénitence. Il était aisé de s'apercevoir des tourments auxquels cette pauvre âme était en proie. Un jour qu'il entendait la messe au couvent, et que le célébrant prononçait ces mots de l'Évangile : *Erat Jesus ejiciens demonium, et illud erat mutum*, il se leva et s'écria : *Ah! non sum ego, non sum ego* (1)! Les tentations de la chair, l'orgueil et la colère étaient revenus. Pour réprimer ces deux passions, ses maîtres l'obligeaient à balayer les dortoirs, à fermer les portes du couvent, à monter l'horloge, à mendier de porte en porte dans la ville, une besace sur le dos. Il eut pour professeur de théologie Carlstadt, qu'il regarda pendant deux ans comme un savant incomparable (2), et pendant vingt ans comme un pédant de collège qui pour deux gouldes, dix francs de notre monnaie, conférait le grade de docteur (3).

Le 2 mai 1507, Luther reçut les ordres sacrés à Erfurt. Le prélat ordonnant, Lasph, lui demanda s'il promettait de vivre et de mourir dans le sein de l'Église catholique, apostolique, romaine, et de lui obéir comme à sa mère : et Luther inclina la tête, et prononça à haute voix son serment d'amour et d'obéissance. Ce fut un beau jour que celui de son ordination, à laquelle il s'était préparé par des prières ardentes. Il avait invité à cette cérémonie Jean Braun, « prêtre du Christ et de Marie, » vicaire d'Eisenach (4), et son vieux père, qui ne voulait pas que Martin entrât dans les ordres, et qui résista longtemps aux sollicitations des

(1) Lingæus, in vitâ Lutheri, p. 4.

(2) Noster Carolstadius homo studii incomparabilis. — Suo integerimo Spalatino, 18 jan. 1518. Dr. de Wette, l. c., t. I, p. 87.

(3) Tisch-Reben, p. 575.

(4) Sancto et venerabili Christi Mariæque sacerdoti, Johanni Braun, Isenacensi vicario, 22 apr. 1507. De Wette, l. c., t. I, p. 3, 4.

frères du couvent et aux larmes de son fils. « Dieu veuille, disait le mineur, que Martin ne se soit pas trompé sur sa vocation ! » Même après le saint sacrifice, il avait conservé rancune à son enfant. On s'était mis à table, Hans à côté de Martin : tout à coup le père se leva, et s'adressant aux maîtres en théologie, invités au repas : « N'est-il pas écrit dans l'Écriture, demanda-t-il : Père et mère honoreras ? — Oui, cela est écrit, » répondirent les convives. Hans prenant alors son verre : « Allons, trinquons, dit-il à son fils, et que Martin nous aime un peu mieux. » Le soir la paix se fit ; Hans tira de sa poche vingt belles gouldes, fruit de ses économies, et qu'il remit, en signe de réconciliation, au fils désobéissant (1). En montant les degrés de l'autel pour célébrer sa première messe, Luther avait été saisi d'un tremblement dans tous les membres. Arrivé au canon, sa frayeur était si grande, qu'il fut sur le point d'interrompre le saint sacrifice (2). Quelle crainte agitait donc son âme ? S'il eût aimé, aurait-il été obsédé par de semblables terreurs ? C'est qu'il doutait déjà ; c'est qu'il savait bien qu'il ne tiendrait pas la promesse qu'il venait de faire à l'Église catholique. Nous avons toujours regretté que Marguerite Lindemann, sa mère suivant la chair, n'eût pas assisté à l'ordination de Martin. En Allemagne, le nouveau prêtre devait danser, après sa première messe, avec sa mère, au milieu des assistants formés en rond (3). Qui sait ? peut-être que l'enfant n'aurait pas voulu contrister de ses doutes celle qui l'avait nourri de son lait. Une autre femme manquait à cette auguste cérémonie, la pauvre veuve d'Eisenach : est-ce que Cotta était morte ? Nous aurions voulu la voir agenouillée dans l'église d'Erfurt : sa prière pour Martin fut montée au ciel comme un doux encens.

La réputation du frère augustin commençait à se répan-

(1) Mathesius, l. c., fol. 3. — Colloquia mensalia, t. II, fol. 13.

(2) Martin Luther's Leben, von Gustav Pfiffer, in-8, p. 26.

(3) Michelet, l. c., p. 7. C'est Luther qui révèle cette particularité dans ses Tisch-Reden, Francf., 1568, in-fol., p. 281-282.

dre en Saxe : on le disait théologien habile ; il avait paru quelquefois en chaire, où sa parole avait été remarquée. Wittemberg voulut l'avoir pour professeur de philosophie. Nous ne comprenons pas l'empressement du moine à accepter l'offre de l'université wittenbergeoise, lui qui jusqu'à ce jour n'a pas caché ses dédains pour Aristote ; lui qui se rit publiquement de la scolastique, qui compare l'argument à l'âne d'Abraham (1), et qui regarde la dialectique comme une science nuisible au théologien (2). Il partit d'Erfurt sans dire adieu à son ami Braun, qui se fâcha et qu'il essaya d'apaiser en termes de rhéteur : il disait que « l'aquilon n'avait point éteint dans son âme le feu sacré de la charité (3). »

C'est en 1510 qu'on place le voyage du professeur à Rome, où ses supérieurs l'avaient envoyé pour traiter certaines affaires de son ordre. Lisez la correspondance de Luther, nulle part vous ne trouverez une ligne sur cet événement de la vie de notre moine. Si dans les Propos de table (Tisch-Reden) il ne nous avait entretenu souvent de ce voyage, on pourrait douter de son séjour à Rome. Le moyen de croire à son récit, quand nous le voyons affirmer sérieusement qu'en fouillant les décombres d'un couvent de nonnes on découvrit enfouis en terre six mille crânes d'enfants nouveau-nés (4) ; qu'un pape, pour faire niche au diable, auquel il s'était vendu et qui venait réclamer sa proie, s'était fait couper en morceaux (5) ; qu'Égidius de Viterbe, notre savant théologien, et un autre moine, avaient été trouvés un jour étranglés dans leur lit pour s'être moqués du pape (6) ;

(1) Suo Spalatino, 29 janv. 1518. De Wette, l. c., t. I, p. 127.

(2) Cæterum quæris quatenus utilem dialecticam arbitretur theologo : ego sanè non video quomodo non sit noxia potiùs dialectice vero theologo suo. — Suo Spalatino, 29 janv. 1518. De Wette, l. c., t. I, p. 127.

(3) Quasi denique frigidus aliquis et superbus aquilo omnem calorem charitatis extinxerit. — Dom. Joh. Braun, 1509, 17 mart. — De Wette, l. c., t. I, p. 5.

(4) Tisch-Reden, p. 464.

(5) Ibid., p. 607.

(6) Ibid., p. 608.

que les Italiens possèdent des poisons si subtils, que leur émanation tue celui qui se regarde dans une glace (1); que personne en Italie ne sait parler latin; qu'à Rome on est athée. Et où donc a-t-il passé son temps à Rome? Dans les églises? mais il n'a donc pas entendu les magnifiques prédications de Cajetan? Au Quirinal? mais il n'a donc pas demandé le nom de tous ces lettrés qui se rendent le soir chez Sadolet? Au palais pontifical? mais il n'a donc pas pris garde à ces robes rouges portées si glorieusement par Grimani, auquel Érasme dédia sa paraphrase de l'épître de saint Paul aux Romains (2); par Schinner, que notre Batave a si souvent loué (3); par Vigerio, qu'on regarde comme un saint? Au Vatican? mais il n'a donc pas levé les yeux pour admirer les peintures de Raphaël, ces gloires éternelles de l'art chrétien? A l'ancien Agonale? mais c'est là qu'habite un cardinal de vingt-sept ans, du nom de Jean de Médicis, qui jeûne plusieurs fois la semaine, et dont les mœurs sont celles d'un anachorète. Peut-être qu'il a voulu épier l'héroïque Jules II de retour de l'une de ces guerres qu'il a soutenues ou entreprises dans l'intérêt de la nationalité italienne: mais il ne l'a donc pas vu parcourant à pied les rues de Rome, visitant les malades dans les hospices, les prisonniers dans leurs cachots, posant la première pierre d'édifices consacrés à recueillir les vieillards impotents, les femmes en couches, les pestiférés, les veuves et les orphelins? Dans son amour pour les livres, il aura visité les bibliothèques: mais, à la Vaticane, Inghirami a dû lui montrer l'histoire d'Anne et de Samuel, écrite non pas en latin, comme dans la Bible d'Erfurt, mais en langue vulgaire par le moine Malerbi, et avec l'approbation du saint-siège, qui n'a jamais caché la parole de Dieu. Que parle-t-il de ténèbres et d'athéisme? de ténèbres, dans un pays qui, depuis vingt ans,

(1) Die einen konnten vergiften und umbringen, wenn er nur in einem Spiegel sähe.—Eisch-Reben, p. 607.

(2) Epist. XII, l. 29.—De Burigni, Vie d'Érasme, t. I, p. 467.

(3) Erasmi Epist., ep. 68, lib. xxx.

a produit seul plus de livres que l'Europe tout entière? d'athéisme dans une ville où chaque maison est vouée à un bienheureux; où l'image du Christ, de la Vierge, d'un apôtre, d'un saint orne la façade de tout édifice particulier? Luther a répété jusqu'à trois fois qu'il n'aurait pas voulu pour mille gouldes n'avoir pas fait le voyage de Rome: et nous aussi nous ne voudrions pas pour l'un de ces chefs-d'œuvre de sculpture et de peinture que les paysans, excités par ses doctrines, brisèrent dans la Souabe, qu'il n'eût pas visité la ville éternelle, parce qu'en nous racontant ce qu'il n'y a jamais vu, il nous a appris à nous défier de sa parole (1).

A son retour de Rome, Luther prit à Wittemberg ses grades de docteur en théologie. Un moine d'Erfurt, M. Joh. Nathin, se plaignit, au nom de son couvent, de l'ingratitude de Luther, qui répondit au reproche de ses frères dans deux lettres amères dont il ne tarda pas à se repentir (2). Le voyage en Italie ne l'avait pas guéri de son penchant à la colère: il en revint la tristesse et le doute dans le cœur; et, pour montrer qu'il avait vu Rome, il ne trouva rien de mieux que de la calomnier. Ainsi avait fait avant lui le chevalier Ulrich de Hutten; ainsi Érasme à son tour, et Rodolphe Agricola: c'est le Nord qui décrie le Midi, et, après quatorze siècles, un peuple vaincu qui se venge de ses anciennes défaites en déchirant son oppresseur: le vainqueur s'était servi de l'épée; le vaincu se sert de la plume. La guerre va donc recommencer: de l'encre d'abord, puis du sang.

(1) Pendant son séjour à Rome, Luther logea au couvent des Augustins. La bibliothèque de la Vaticane possède divers autographes du réformateur: deux lettres en langue latine, datées de Wittemberg, 1516, et signées F. M. Luder; trois en allemand, signées M. Luther, et la paraphrase de fables d'Ésope en allemand.

(2) Unde et binas ad vos direxi litteras stupidas.—Rev. et rel. Patribus et Fratribus, Andrea Lohr priori, et senioribus conventus Erfurdiensis, ordinis Eremitarum. 15 janv. 1514—De Wette, l. c., t. I, p. 12.

Jules II était mort : Léon X, son successeur, publia en 1516 des indulgences qu'il permit de prêcher en Allemagne, et dont le produit devait être employé à l'achèvement de l'église de Saint-Pierre, cette merveille de Bramante que Raphaël avait ordre de terminer (1). On a dit que l'or des pardons était destiné à la sœur du pontife ; c'est une calomnie dont s'est spirituellement moqué l'homme qui eut le plus d'esprit après tout le monde, Voltaire (2). On ajoute que Léon X avait enlevé aux augustins, pour la donner aux dominicains, la promulgation des indulgences : comme si Jules II ne l'avait pas déjà confiée aux frères mineurs. Enfin un écrivain réformé, que nous avons peut-être trop loué, Ranke, prétend qu'Alexandre VI avait le premier déclaré officiellement qu'au pape appartenait le droit de délivrer les âmes du purgatoire : or qui ne sait que Jean VIII en 878, et Jean IX en 900, avaient publié des indulgences, *in suffragium defunctorum*? Mabillon est une autre autorité que Ranke (3). N'oublions pas de remarquer avec M. de Maistre cette belle loi qui a mis deux conditions indispensables à toute indulgence ou rédemption secondaire : mérite surabondant d'un côté, bonnes œuvres et pureté de conscience de l'autre : sans l'œuvre méritoire, sans l'état de grâce, point de rémission de peines.

Albert, archevêque de Mayence, commissaire pontifical du saint-siège, délégua pour prêcher les indulgences en Allemagne (4) un moine de l'ordre de Saint-Dominique,

(1) Raph. Maphei Volaterrani Brevis, sub Julio II et Leone X, historia; Cod. vatican., n° 2377.

(2) Maleville, discours sur l'Influence de la réforme de Luther, p. 46. — En Allemagne, à Nuremberg par exemple, en 1456, le produit des indulgences devait être employé à faire la guerre aux Turcs. C'était de l'argent bien placé. — Schmidt, Hist. des Allemands, t. VI, p. 218. — Neueste Sammlung der R. A. J., p. 212.

(3) Mabill., Præfat., ad sæcul. V. Benedict., p. 415. — Perrone, Prælectiones theologicæ, t. I, in-8°, 1842, Paris.

(4) Seckendorf, Comm. de Lutherismo, sect. II, p. 24 et seq. Lip-

Jean Tetzel, homme de vive foi, de mœurs exemplaires, amoureux des disputes théologiques ; mais qui, pour triompher de son adversaire, n'employait jamais que l'argument aristotélicien qu'il laissait tomber comme du plomb sur toute intelligence rebelle, et de l'image et de la couleur faisait fi encore plus que Luther du syllogisme. C'était dans un corps de moine la scolastique sèche et aride et ne s'adressant qu'à la raison. Sa thèse était belle, il prêcha donc avec succès. Dans ses discours il vantait l'œuvre et glorifiait le libre arbitre. Or, à cette époque, Luther ne se cachait pas : il enseignait que toute œuvre, quelque pure qu'elle soit, l'aumône elle-même ; est une offense à Dieu, un péché digne des feux éternels. Il soutenait encore que la créature, clouée par la chute d'Adam au mal comme le galérien à son boulet, reste esclave de ses sens dérégés, et ne peut opérer que l'iniquité : ver de terre, qui en voulant sortir de la fange, son berceau et son sépulcre, pour chercher le soleil, insulte à son Créateur (1). Voilà les désolantes doctrines qui percent à chaque ligne de sa correspondance, longtemps avant son duel avec Rome. Ce qui apparaît encore, et sans voile, dans les premières épîtres du moine, c'est un insigne mépris pour ce qu'il appelle dans son langage novateur les romanistes ; une colère insultante pour ces maîtres en théologie que l'école nommait ses anges ; un besoin immense de nouveautés ; le doute avec son cortège ordinaire de petites passions criailleuses ; une incessante aspiration vers l'inconnu ; une volonté fixe de sortir à tout prix, même par la révolte, de l'obscurité du cloître ; l'orgueil enfin de l'ange déchu sous les dehors de l'humilité de Job.

six, in-fol., 1690. — L'Observateur du Rhin, Revue catholique de l'Est, n° 32, août 1843.

(1) Atque ut clarè dicam : quoties sacrificare vel operari voles, scito sine omni scrupulo firmiter credens, tale opus tuum prorsus non posse Deo placere, quantumque bonum, magnum, laboriosum fuerit, sed reprobatione dignum. — Suo Georgio Spalatino, 15 febr. 1518. De Wette, l. c., t. I, p. 90.

Avec de telles dispositions, toute question portée publiquement en chaire pouvait servir à Luther de signal ou de prétexte pour s'insurger contre l'autorité. Aussi, à peine Tetzel a-t-il prêché, que le Saxon se prépare au combat : la lutte va donc commencer. Il nous faudra, dans le peu d'espace qui nous reste, décrire fidèlement ce drame si varié que Luther a pris soin lui-même de raconter, mais à sa manière. Ce ne sera pas notre faute si notre héros ne ressemble pas à celui dont un éloquent écrivain a publié les Mémoires : ruse et violence, voilà ce que nous trouverons le plus souvent sous cette robe noire d'augustin.

Luther avait annoncé qu'il prêcherait, à son tour, sur les indulgences (1). Il monta donc en chaire, et avec lui le rire y monta pour la première fois. Ce n'était plus la prédication ancienne, mais une conversation entre l'orateur et l'assistant ; de l'ironie, du sarcasme, de l'esprit, des jeux de mots, des bouffonneries même ; une langue particulière et qu'on avait jamais encore parlée dans le lieu saint, toute remplie d'images prises dans la vie commune du peuple et jusque dans l'atelier de l'ouvrier ; enfin des insolences contre l'enseignement catholique que J. Huss sur son bûcher se serait à peine permises.

« As-tu de l'argent de reste, disait-il, donne à celui qui a faim, cela vaudra beaucoup mieux que de donner pour élever des pierres.

» Je te dis que l'indulgence n'est ni de précepte, ni de conseil divin.

» Que les âmes soient délivrées du purgatoire par la vertu de l'indulgence, c'est ce que je ne sais pas ; c'est ce que je ne crois pas.

» Ce que je te dis fera tort à leur boutique ; que m'importent leurs bourdonnements ! Cerveaux creux qui n'ont jamais ouvert la Bible, qui n'entendent rien aux doctrines

(1) Sermon vom Ablass und der Gnade.

du Christ, ne se comprennent pas eux-mêmes, et s'abîment dans leurs ténèbres (1). »

Comme il descendait de chaire, un frère tira le prédicateur par le pan de sa robe, et en hochant la tête : — Savez-vous, lui dit-il, que vous avez été bien hardi ; n'allez pas nous faire un mauvais parti avec les dominicains.

— Cher père, répondit Luther, si cela vient de Dieu, laissez, cela ira ; si cela ne procède pas de son saint nom, cela tombera (2).

Or celui qui parle ainsi magistralement contre l'enseignement séculaire de l'Église n'a cessé de répéter qu'au début de la lutte, il ne savait pas au juste ce qu'on appelait indulgence.

Voici quelque chose de plus hardi que le discours même ; c'est la publication de l'œuvre, en langue vulgaire, sans l'approbation de l'évêque (3). L'effet parmi les populations en fut si prodigieux, que l'évêque de Brandebourg, effrayé, envoya l'abbé de Lehnin pour le conjurer de ne pas réimprimer le sermon, et de renoncer à publier les thèses qu'il avait l'intention de soutenir contre Tetzel. Luther, tout confus, répondit à l'envoyé de Sa Grâce qu'il préférerait obéir plutôt que de faire des miracles. Et le soir même il adressait à Lang, de l'ordre des Augustins, à Erfurt, de nouveaux paradoxes : dans sa lettre, il traitait ceux qui le blâmaient de piètres critiques, de Zoïles, de niais et d'imbéciles, et

(1) Luther's Werke, von Walch, t. XV, p. 474.

(2) Sit es nicht in Gottes Namen angefangen, so ist es bald gefallen ; ist es aber in seinem Namen angefangen, so laffet denselben walten. — Anmerkungen über D. Franz Volkmars Reinhard's Reformationspredigten, von D. Berthold, t. I, p. 273 et seq.

(3) Quelques écrivains, plus amis de Luther que de la vérité, placent l'impression du sermon sur les Indulgences en 1518. Voici ce que le moine écrivait à Spalatin au mois de novembre 1517 : Abbas Leninensis nomine D. episcopi Brandenburgensis litteras ad me attulit, referens mihi mandato ejusdem episcopi nostri optare se et petere, etc.... de Indulgentiis sermonem vulgarem editum valde nollet, et deinceps non edendum, nec vendendum rogavit.